

Place aux livres

Numéro 76, hiver 2004

De l'article de traite à l'oeuvre d'art : la fourrure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

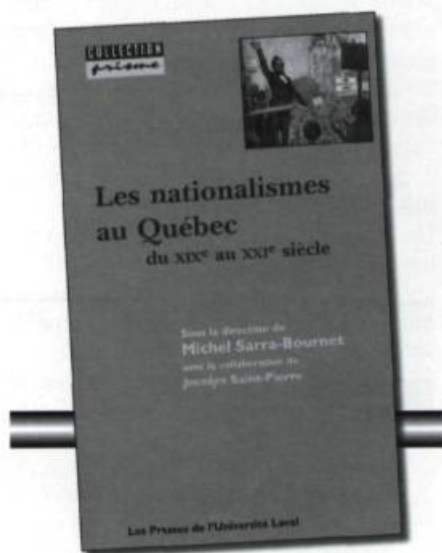
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (76), 45–49.

Michel Sarra-Bournet (dir.). *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XXI^e siècle*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 362 p.



Certes étroitement lié à l'évolution du Québec, le nationalisme a pris diverses formes selon les événements déterminants de l'histoire de la «Belle Province». En somme, c'est l'étude de ces manifestations que propose *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XXI^e siècle*. Dans cet ouvrage multidisciplinaire, les auteurs analysent la question du nationalisme québécois sous divers angles, dont l'ethnicisme, le libéralisme, l'américanité, le féminisme, le sport, les mouvements sociaux et la mémoire collective.

Les vingt textes du recueil sont issus, en majorité, d'un colloque organisé par l'Association québécoise d'histoire politique, en 1995, colloque portant sur le nationalisme et les idéologies dans l'histoire du Québec. Plusieurs auteurs de renom y prêtent leur plume : Louis Balthazar, Gérard Bouchard, Louis-Georges Harvey, Kay Nielson et Max Nemni. L'ouvrage se ferme sur la conférence d'Ernest Renan, «Qu'est-ce qu'une nation?», prononcée le 11 mars 1882, à la Sorbonne.

Si, au XX^e siècle, un nationalisme d'exclusion fit place à un nationalisme d'inclusion, tel que le soutient l'historien Gérard Bouchard, il reste que la question nationale – lire le statut politique du Québec – n'est jamais très loin lorsqu'on parle du nationalisme québécois. Si bien qu'à la lecture des *Nationalismes au Québec*, où on célèbre les vertus du nationalisme et son impact décisif sur la survie du peuple québécois, on en vient comme malgré nous à se poser cette simple question : si les Québécois sont si jaloux de leur natio-

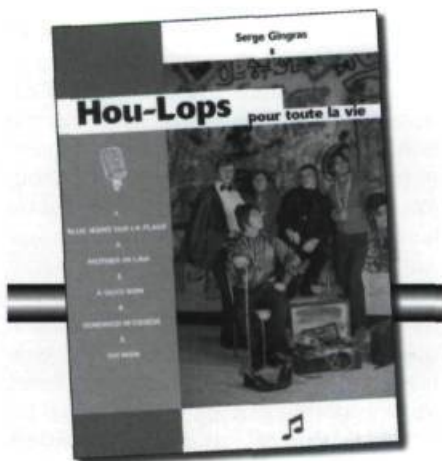
nalisme, pourquoi sont-ils toujours si réticents à s'affirmer politiquement comme un peuple souverain?

Seul l'historien Michel Sarra-Bournet, qui a assuré la direction de l'ouvrage, ose une explication. «Le problème actuel du nationalisme québécois, c'est que ceux et celles qui s'identifient à la nation "québécoise" sont encore dans une grande proportion des francophones bien que le projet national inclue maintenant l'ensemble de la population du Québec. Cette tension entre l'identité nationale et le projet national est exploitée par les nationalistes canadiens contre les nationalistes québécois» (p. 337) Parions que la notion de «nationalisme» est loin d'avoir fini de faire couler de l'encre et d'être interprétée encore et encore, au gré de l'actualité politique.

Jean-François Bouchard



Serge Gingras. *Hou-Lops pour toute la vie*. [Sherbrooke], Serge Gingras, 1999, 137 p.



Ce livre passionné de Serge Gingras contient la biographie du groupe québécois les Hou-Lops. À ce jour, il demeure l'unique ouvrage consacré exclusivement à un groupe musical québécois des années 1960. À leurs débuts, on les surnommait «Les Têtes blanches», car ils s'étaient fait décolorer les cheveux. L'histoire des Hou-Lops s'étend de 1963 à 1969. Ils ont composé certains «classiques» de la chanson québécoise : *À quoi bon* (1964), *Blue jeans sur la plage* (1965), *Oh non* (1966). Puisqu'ils étaient bilingues, ils ont aussi adapté des succès anglais comme *Vendredi m'obsède* (1967) et interprété en anglais des reprises comme *Mother-in-Law* (1965), qui se vend à 100 000 exemplaires uniquement en Europe!

Cette biographie des Hou-Lops est remarquable à plusieurs points de vue. Le récit permet de mesurer l'ampleur de la popularité du groupe, au Québec, mais aussi en France et en Belgique. Ils font la première partie des Rolling Stones à l'Olympia de Paris, en 1966. Le directeur de la salle (Bruno Coquatrix) avait alors exigé qu'ils ne parlent pas en français au public, afin de donner l'impression qu'il s'agissait d'un groupe anglo-saxon! Mais dès la troisième pièce, les Hou-Lops crieront qu'ils sont Québécois et ils soulèveront l'enthousiasme du public parisien.

En plus de retracer les grandes étapes de la carrière du groupe, le livre de Serge Gingras présente une multitude de photographies et des tableaux intéressants, comparant par exemple le nombre de disques (33 et 45 tours) enregistrés par les différents groupes québécois, pour nous apprendre que seuls Les Classels avaient produit davantage de disques (32 contre 25 pour les Hou-Lops). Beaucoup de documents d'archives personnelles sont intégrés : des listes de salles de spectacle où les Hou-Lops se sont produits, les horaires de tournées, la liste de leurs trophées, les activités de leurs quatre fan clubs (chap. 5). Une discographie détaillée (dates, numéros de disques) complète l'ouvrage qui présente en outre les activités plus récentes des trois membres survivants du groupe (les deux guitaristes et le bassiste).

L'ouvrage *Hou-Lops pour toute la vie* sera enthousiasmant pour ceux qui ont apprécié la musique originale des Hou-Lops et révélateur pour ceux qui veulent mieux saisir l'impact de ce groupe québécois, qui fut autrefois d'envergure internationale.

Yves Laberge



Didier Méhu. *Gratia Dei : les chemins du Moyen Âge*. Montréal, Éditions Fides, 2003, 223 p.

Malgré ce que pouvait laisser supposer le nom de certaines fêtes populaires tenues à Québec il y a quelques années, ce serait faire une entorse à l'histoire que de chercher les vestiges de la civilisation médiévale de ce côté-ci de l'Atlantique. Si le Moyen Âge précède l'histoire de la présence occidentale en Amérique, cette époque ne nous fascine pas moins, à preuve l'énorme succès remporté par l'exposition *Gratia Dei : les chemins du Moyen Âge*,

présentée au Musée de la civilisation, du 21 mai 2003 au 28 mars 2004.

Le livre du même nom signé par Didier Méhu, conseiller scientifique de cette exposition et professeur d'histoire et d'histoire de l'art du Moyen Âge à l'Université Laval, réjouira à la fois ceux qui désirent prolonger l'émerveillement de leur visite, mais également ceux qui, n'ayant pu se rendre au musée, souhaiteraient néanmoins admirer les trésors issus des plus grandes collections européennes et réunis pour l'occasion. Loin de se réduire à un simple catalogue des objets exposés, ce livre semble plutôt avoir été conçu pour des lecteurs à la recherche d'un «chemin» accessible et agréable pour démythifier les multiples facettes de la société médiévale. En franchissant cette période des ténèbres et de l'ignorance dont on l'a longtemps affublée, c'est finalement une civilisation dynamique et créative que l'on découvre. Ainsi, on apprend que c'est à cette civilisation que l'on doit notamment la création des universités, l'invention de l'horloge mécanique et une architecture ambitieuse n'ayant d'égal que l'énergie déployée à mettre en valeur les puissances divines et terrestres du temps.

Ce livre reprend et complète les six grands thèmes abordés dans l'exposition : l'espace et le temps; la terre et les paysans; la ville et les marchands; croisades et pèlerinages; les autorités; savoirs et communications. Le propos de ce magnifique ouvrage n'étant pas de présenter une étude savante et approfondie de la société médiévale, ceux qui auraient envie de pousser plus avant leur pérégrination sur ces chemins oubliés consulteront avec profit les monographies de spécialistes comme Jacques Le Goff et Georges Duby.

Joël Castonguay-Bélanger



Alain Ripaux et Nicolas Prévost. *Le Québec : une Amérique française*. Paris, Éditions Visualia, La Poste et France Télécom, 2003, 112 p.

Ce très bel ouvrage illustré, rédigé conjointement par les rédacteurs du journal français *De la Seine au Saint-Laurent*, confirme l'attachement de beaucoup de Français pour l'histoire du Québec, un récit auquel ils revendiquent une certaine appartenance, comme l'in-



dique cette belle expression des «lieux de mémoire communs franco-québécois» (chap. 8), utilisée pour désigner les découvertes datant de l'époque du Régime français.

Publié dans une collection consacrée aux «Images et souvenirs cartophiles», *Le Québec : une Amérique française* rassemble près d'une centaine de cartes postales anciennes (dont 32 sont ici reproduites en couleurs, p. 49-64), la plupart datant environ de 1898 à 1920. Les images illustrent surtout des attraits touristiques (le Château Frontenac), la vie urbaine (le marché Bonsecours à Montréal, le marché Saint-Roch, la rue Sous-le-Cap, la rue Saint-Joseph à Québec) et la vie rurale, tout en accordant une attention particulière aux Autochtones du Québec.

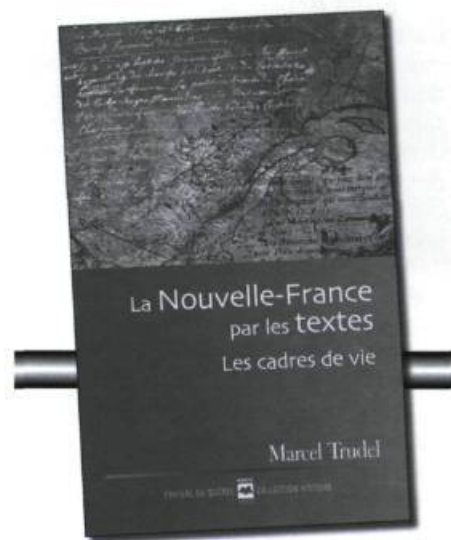
Le texte enthousiaste n'analyse pas les images reproduites mais retrace plutôt quelques grands moments de l'histoire de la Nouvelle-France et du Québec moderne; les deux derniers chapitres (à mon avis les meilleurs) portent sur «La poste au Québec et au Canada» (chap. 10) et sur «La cartophilie québécoise» (chap. 11). Plus loin, deux cartes postales anciennes des îles françaises de Saint-Pierre et Miquelon – sous la neige – complètent l'ouvrage en nous laissant un peu sur notre faim (p. 99). Enfin, une autre section évoque «le voyage de Théodore Botrel», un poète breton qui fit une tournée dans plusieurs villages québécois en 1903, et qui fut accueilli royalement au village iroquois de Caughnawaga (p. 91-95). La présentation est soignée et le ton est souvent apologétique. La grande force du livre *Le Québec : une Amérique française* réside surtout dans son très beau choix de cartes postales anciennes et la qualité des reproductions.

Yves Laberge

Marcel Trudel. *La Nouvelle-France par les textes : les cadres de vie*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2003, 432 p.

Marcel Trudel note que les historiens sont plus attentifs au contexte social de l'époque pour essayer de mieux comprendre la Nouvelle-France. Afin de présenter les cadres de vie, «qu'on appelle «institution», dans lesquels vivent les habitants» (p. 20), il propose 115 textes, précédés d'une brève présentation.

Les textes sont divisés en trois parties : les trois quarts sont consacrés à la vie civile, un quart à la vie religieuse et quelques pages au démembrement de la Nouvelle France. Dans la vie civile, il y a les sections sur l'autorité supérieure, le régime seigneurial, la population française, la population amérindienne, la défense, la justice, la transmission des biens, la main-d'œuvre, l'agriculture, l'industrie, le commerce, la traite des fourrures, les communications et l'urbanisme.



Il défend son choix de textes en disant qu'il s'agit d'une «délicate décision, qui ne peut tenir ni du hasard ni de l'arbitraire. Nos choix sont le fruit d'une longue expérience...» (p. 21) Mais il admet que «ces textes ne nous permettent toutefois de n'observer qu'une faible tranche, qu'un terrain réduit de la Nouvelle-France... Pour bien comprendre cette Nouvelle-France, il faut en outre observer son contexte colonial. C'est-à-dire, ne pas regarder seulement la Nouvelle-France, mais faire pour ses colonies voisines ce qu'on a fait pour elle...» (p. 420-421) Il n'y a pas d'index malheureusement, mais il y a des très bonnes illustrations, des cartes et une excellente bibliographie organisée par thèmes – en

plus d'une liste des sources très utiles précédant chacun des textes qui sauront aider grandement ceux qui s'intéressent à la Nouvelle-France.

John MacFarlane



Léo Roy. *La merveilleuse époque des groupes québécois des années 60*. Québec, Les Éditions Rétro Laser, 2003, 225 p.



Ce très beau livre sur l'histoire des groupes québécois des années 1960 comble un besoin criant, car il n'existait pas à ce jour de guide aussi précis sur cette période mémorable de l'histoire de la culture populaire québécoise.

Après un bref historique, la première partie (p. 10-32) présente l'univers médiatique dans lequel évoluaient ces groupes : les journaux spécialisés comme *Photo Vedettes*, les émissions de télévision comme *Jeunesse d'aujourd'hui*, mais aussi des productions régionales de qualité comme *Allez-4* (réalisée à Québec), *Bonsoir Copains* (réalisée à Sherbrooke), dont la formule a été récemment adaptée pour l'émission *Max Lounge* (sur Musimax).

À la manière d'une encyclopédie, la partie centrale du livre (p. 34-196) ordonne alphabétiquement des notices pour chaque groupe, présentant avec rigueur toutes les formations célèbres (Bel-Air, Bel Canto, Excentriques, Hou-Lops, Sultans), mais aussi une centaine de groupes moins connus : Goliath et les Philistins; les Révoltés; ou encore les Guerrières et les Intrigantes, deux groupes exclusivement féminins de chanteuses instrumentistes. Chaque notice de l'ouvrage fournit l'historique du groupe, une présentation de ses membres, sa discographie complète (avec dates et références des disques) et aussi – le cas échéant – l'interprète de la version origi-

nale de leurs chansons traduites de l'anglais. L'auteur précise même dans certains cas les instruments de musique utilisés, afin de donner une origine au «son» de tel ou tel groupe. Ainsi, on apprend que les musiciens des Habits jaunes utilisaient des guitares de marque Fender (modèles Jaguar et Stratocaster).

On est surpris de constater à quel point la chanson québécoise constituait un phénomène régional très dynamique, où des formations pouvaient émaner de Saint-Hyacinthe, Drummondville ou de la Beauce, et que les étiquettes indépendantes (et souvent éphémères) des nombreuses maisons de disques étaient aussi réparties dans plusieurs villes. La cote de popularité des groupes québécois dépassait souvent celle des chansonniers et de leurs rivaux étrangers. À l'opposé des formations anglo-saxonnes surmédiatisées de l'époque (Beatles, Rolling Stones, Animals), les groupes québécois étaient plus accessibles, chantaient en français, se présentaient à nos émissions de télévision hebdomadaires et se produisaient localement sur scène en faisant le tour des régions. Contrairement à aujourd'hui, leurs disques n'étaient pas vendus uniquement «sur commande spéciale» chez les disquaires spécialisés.

L'ouvrage de Léo Roy se distingue par son enthousiasme contagieux, son exhaustivité et le nombre de détails fournis. Il fait comprendre que la nostalgie ne suffit pas pour expliquer le regain d'intérêt pour la musique populaire de cette décennie. C'était un contexte privilégié où les formations musicales locales pouvaient facilement produire des disques et rejoindre leur auditoire, sur scène et par le truchement des médias locaux (radio, télévision, journaux).

Je crois que le livre *La merveilleuse époque des groupes québécois des années 60* restera longtemps la référence de première main pour saisir la dynamique de cette période déterminante de l'histoire de la chanson québécoise.

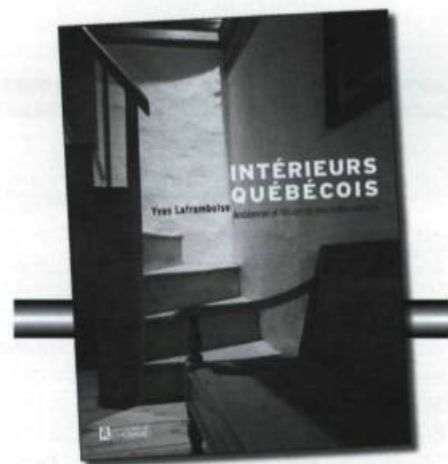
Yves Laberge



Yves Laframboise. *Intérieurs québécois : ambiances et décors de nos belles maisons*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2003, 303 p.

Voici un livre qui plaira à tous les passionnés de décors authentiques, d'objets rares et d'aménagements intérieurs déli-

cieusement imprégnés de l'ambiance du passé. L'historien de l'art et ethnohistorien Yves Laframboise nous offre ici les visites commentées de plus d'une vingtaine de résidences québécoises bâties entre la fin du XVII^e siècle et le début des années 1930. Chacune d'elles possède une histoire particulière composée au gré des renovations, des ajouts et des changements de propriétaires. À travers cette histoire se lit avant tout l'évolution des goûts, des modes et des impératifs propres à chaque époque en matière d'esthétisme et de confort. De l'habitation seigneuriale érigée sous le Régime français à la demeure bourgeoise du début du siècle dernier, en passant par la maison de colon la plus modeste, toutes portent l'empreinte des conditions sociales et matérielles des individus qui y ont vécu et laissé un peu d'eux-mêmes.



Témoins muets des mutations historique et architecturale qui ont affecté le Québec depuis leur construction, les résidences sélectionnées par Yves Laframboise ont toutes été minutieusement restaurées par leur propriétaire ou par la société chargée d'en assurer la conservation. Ainsi, derrière l'incontestable valeur patrimoniale des lieux se devine également notre propre vision idéalisée d'un univers domestique façonné par un mode de vie qu'il nous arrive parfois, avouons-le, de considérer avec nostalgie. En déambulant au milieu de ces décors de rêve, le lecteur aura l'occasion de goûter les charmes inspirés de la vie quotidienne de nos ancêtres et d'imaginer le parfum du feu brûlant dans l'âtre, les craquements d'un vieux plancher de bois ou le grincement d'une grosse peinture en fer.

Des maisons pourvues d'un cachet comme on n'en voit plus, des intérieurs tantôt somptueux, tantôt d'une chaleureuse simplicité, et des accessoires décora-

tifs de collection, tout ça à contempler en photographies à défaut de pouvoir en dénicher facilement de semblables...

Joël Castonguay-Bélanger



Jacques Lachapelle. *Le fantôme métropolitain. L'architecture de Ross et Macdonald. Bureaux, magasins et hôtels, 1905-1942*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal (Diffusion Fides), 2001, 176 p.



Deux architectes montréalais ont réussi à eux seuls à insuffler aux immeubles de leur ville une envergure à la fois éclatante et durable. Ces hommes si inspirés sont George Allen Ross (1878-1946) et Robert Henry Macdonald (1875-1942). Leur agence, active entre 1913 et 1944, a imaginé les plus beaux édifices canadiens de la première moitié du XX^e siècle : l'Édifice Price de Québec, l'Hôtel Royal York de Toronto, l'édifice Dominion Square de Montréal et tant d'autres. Ils ont réuni une équipe talentueuse et efficace. Ainsi, leur associé Jacques Carlu conçoit les plans du magnifique restaurant du magasin Eaton de Montréal (et presque simultanément celui de Toronto); leur confrère Bradford Lee Gilbert avait de son côté planifié le luxueux Hôtel Château Laurier à Ottawa.

Dans ce livre richement illustré et rédigé dans un style accessible, le professeur Jacques Lachapelle retrace les débuts de ce tandem, rappelant qu'au départ G. A. Ross s'était associé à David H. MacFarlane (1875-1950) entre 1905 et 1912 pour créer des projets comme l'Édifice Willis et certaines banques de la rue Sainte-Catherine à Montréal. Du point de vue esthétique, ces hommes ont su dépasser le caractère figé de la tradition victorienne du XIX^e siècle pour accéder pleinement à une certaine modernité, non seulement dans les façades mais aussi dans les intérieurs, en

adaptant à l'Amérique des années 1910 et 1920 l'essence des grands courants artistiques européens (néoclassicisme, Art déco).

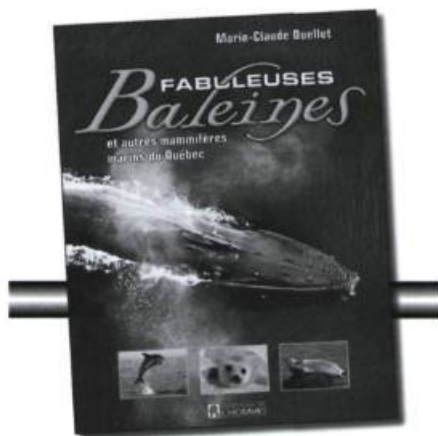
En lisant ce livre étoffé, on comprend l'influence et le succès de cette équipe d'architectes innovateurs qui étaient par ailleurs des artistes, comme le prouvent les nombreux immeubles remarquables qui subsistent un siècle plus tard dans plusieurs grandes villes du Canada.

Yves Laberge



Marie-Claude Ouellet. *Fabuleuses baleines et autres mammifères marins du Québec*, Montréal, Éditions de L'Homme, 2002, 160 p.

Majestueuses, gracieuses, secrètes, les baleines ébahissent autant qu'elles fascinent. Et pour mieux apprécier ces mammifères, ainsi que les dauphins et les phoques, quoi de mieux que de lire un ouvrage d'introduction approprié? C'est ce que pro-



pose *Fabuleuses baleines et autres mammifères marins du Québec*.

Vulgarisatrice scientifique, Marie-Claude Ouellet répond aux questions que se pose n'importe quel néophyte : les baleines dorment à la surface de l'eau, le souffle qu'elles expulsent peut atteindre douze mètres, une baleine bleue peut mesurer jusqu'à 33 mètres et peser 190 tonnes, le cachalot est le seul cétacé qui, en raison de la dimension de son œsophage, est capable d'avaler un humain, la plupart des cétacés peuvent demeurer une trentaine de minutes sous l'eau – et la baleine à bec commune jusqu'à deux heures!

Fine pédagogue, l'auteure ne perd pas ses lecteurs en verbiage savant, elle opte pour la simplicité. Pas de longues explications, pas d'endormantes théories. Rien

que l'essentiel. Et s'il est court, l'ouvrage est non moins dense en informations et écrit avec une touche d'humour. Après sa lecture, vous aurez l'impression que la vie des cétacés et des pinnipèdes n'a plus de secrets! D'accord... plus modestement, mettons que vous vous sentirez d'attaque pour des ouvrages, disons, plus scientifiques.

Les *Fabuleuses baleines* est un livre que l'on lit autant que l'on regarde. Car les photographies sont magnifiques! Un guide d'identification et une carte des meilleurs sites d'observation complètent le livre. Et attention : plus on en apprend, plus on veut en savoir. Pas étonnant que l'industrie des croisières d'observation génère annuellement des recettes de 40 millions \$ seulement à Tadoussac et de quel- que 1 milliard \$ dans le monde.

Jean-François Bouchard

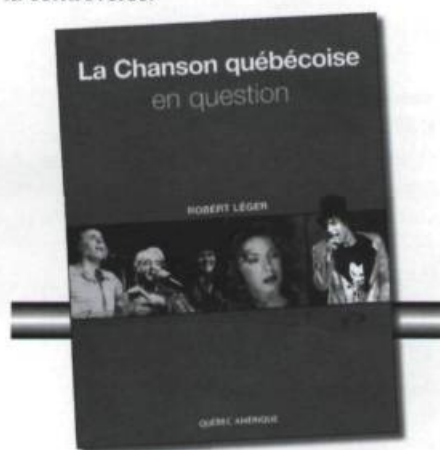


Robert Léger. *La Chanson québécoise en question*. Montréal, Les Éditions Québec Amérique, 2003, 141 p. + index + ill. (Collection En question, 3)

Cerner le passé, en saisissant l'essence originelle... Dans l'ombre d'une réalité, les mythes se forment sous la couche de l'homme et de sa mémoire, là où les œuvres se forgent. L'auteur de cet ouvrage se livre à ce jeu de ligne du temps, où il faut positionner les acteurs de l'univers musical afin d'exécuter une recension de l'héritage culturel, en remontant jusqu'aux sources du folklore québécois. Membre fondateur du défunt groupe Beau Dommage, Robert Léger, témoin de l'intérieur de la scène musicale, donne suite à son travail d'enseignant en dressant dans cet ouvrage les grandes lignes de l'évolution de la chanson québécoise depuis ses premières manifestations à l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à son épanouissement dans la production contemporaine.

Ce livre, bâti sous forme de question-réponse, se veut une synthèse vulgarisée d'une histoire culturelle populaire, représentative du paysage musical québécois. Cernant l'efficacité de certains mouvements à s'imposer dans l'évolution euphonique, l'auteur fait ressortir des chanteurs qui ont fait école, de La Bolduc à Céline Dion, en passant par Robert Charlebois. Contraint à faire des choix, l'auteur met de l'avant certaines personnalités et mouvements majeurs comme les Bozos, la vague yéyé avec

Michèle Richard, qui instaure la problématique du *star system*, jusqu'aux opéras rock de Luc Plamondon. Certes, ce choix se base sur une subjectivité plus ou moins grande, car l'objectivité a un caractère tout à fait utopique dans ce genre d'entreprise qui parvient difficilement à l'exhaustivité. Afin d'éclairer et de mieux saisir cette évolution musicale, l'auteur incorpore à son propos la biographie des protagonistes afin de les situer dans un contexte social. Cette ouverture lui permet d'exposer les principales avancées techniques et technologiques qui ont amélioré et transformé le visage de la musique au Québec. Pensons entre autres au tourne-disque portable, à l'avènement du synthétiseur ou à l'implantation du disque compact. De plus, l'auteur s'interroge sur l'impact de l'informatique sur l'industrie de la chanson, qui n'est pas sans soulever la controverse.



Petit ouvrage sur un sujet très vaste, le livre est agrémenté de plusieurs photos qui permettent de mettre un visage sur les personnalités évoquées. Des vignettes et des encarts, illustrant des interprètes et des mouvements importants de l'univers musical québécois, apportent un complément d'information. Malheureusement, cette présentation brime parfois le rythme de lecture. Il comporte un petit glossaire de termes musicaux et un index des noms cités, demeurant après sa lecture, un outil facilement consultable pour retracer certaines personnalités et certains groupes. Il est regrettable de noter l'absence d'une table des matières et d'une bibliographie qui auraient cependant permis de justifier les allégations soulevées par l'auteur. Toutefois, cet ouvrage général se présente comme une excellente introduction à la chanson québécoise.

Pascal Huot



Raymonde Litalien. *Les Explorateurs de l'Amérique du Nord, 1492-1795*. Sillery, Septentrion, 1993 (réimpression 2003). 261 p.

Dans ce livre, Raymonde Litalien, responsable du bureau de Paris des Archives nationales du Canada, raconte l'histoire de trois siècles d'exploration. Ce n'est pas une tâche facile, mais elle réussit à présenter les événements importants et à les analyser de façon à entretenir l'intérêt des lecteurs.

Litalien commence avec le rencontre de l'Amérique, même si «l'Européen ne parlera pas de rencontre mais de découverte et le terme sera adopté universellement...» (p. 18). Elle explique les motivations économiques, politiques, scientifiques et personnelles (la curiosité). Par contre, les motivations religieuses (p. 21-27) reçoivent moins d'attention, elles sont même absentes dans son introduction. Ensuite, elle présente les voyages du Nord, les explorations au centre du continent, puis l'avancée française vers l'Ouest et le Sud pour terminer avec l'exploration de la côte du Pacifique. «À peu près inconnue au début du XVIII^e siècle», cette côte occidentale «fut entièrement relevée et cartographiée, en 1795.» (p. 231).

L'ouvrage comporte un très bon index, des cartes, des notes, ainsi qu'une excellente bibliographie. De courtes références (avec des renseignements de base sur les individus et sur les endroits importants) ont été insérées dans chaque chapitre.

Elle rappelle que les trois grands groupes d'explorateurs (britannique, espagnol et français) ont laissé des traces : «La cartographie actuelle, de même que le paysage humain, reflètent encore l'histoire de ces hommes d'ambition et d'envie, dont l'imagination active et tenace fit apparaître toute la dimension du continent.» (p. 234).

John MacFarlane



Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink. *Dictionnaire du Moyen-Âge*. Paris, PUF, 2002, 1 548 p.

De son vivant, le médiéviste Paul Zumthor nous affirmait qu'il était surpris que se tiennent à Québec des festivités consacrées au Moyen-Âge même s'il savait qu'il existait au Québec des résidus des modes de vie de la culture médiévale. Maintes fois, nos historiens y ont fait allu-

sion pour expliquer la filiation avec une France religieuse. Réunissant 380 spécialistes de l'époque médiévale, dont le Québécois Bruno Roy, les trois directeurs de l'ouvrage (Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink, tous professeurs ou directeurs d'étude à Paris) rassemblent 1 790 entrées dans plus de 1 600 pages. Un système de renvois par des corrélatés et un index rendent la consultation aisée. Une table des entrées, une table analytique et une bibliographie multilingue à la fin des articles enrichissent cet ouvrage. Quelques articles sont susceptibles plus que d'autres d'intéresser l'historien de la Nouvelle-France, nommons féodalité, chanson, seigneurie, réforme grégorienne, etc. Le dictionnaire est en ordre alphabétique mais la table analytique présente les secteurs des champs de connaissance traités comme l'histoire sous la direction de Claude Gauvard et la littérature sous celle de Michel Zink. À leur tour, des secteurs comme la littérature celtique ou catalane sont dirigés par d'autres spécialistes et sollicitent aussi des spécialistes de l'Europe. Enfin, la philosophie est placée sous la direction d'Alain de Libera. Le souhait des auteurs est ainsi formulé dans l'avant-propos : «Reconstituer ce monde vivant dans les parcours multiples d'un dictionnaire, offrir au lecteur la possibilité – d'une «entrée» à l'autre – d'embrasser à la fois les conditions de travail et le travail des concepts, lui rendre accessibles à la fois les acquis théoriques et les méthodes, inscrire l'histoire des «problèmes» dans les réalités de la vie «intellectuelle». Décloisonner, offrir un regard sur un Moyen-Âge total sont là deux caractéristiques de cet ouvrage qui ne cesse de nous étonner par son érudition, son esprit de synthèse et sa nomenclature si étendue pour un domaine qui apparaît souvent difficile d'accès. La lecture de cette somme plaira à tous ceux qui veulent se replonger dans leurs souvenirs des cours classiques, des auteurs au programme à cette époque, et aussi à tous ceux qui souhaitent se ressourcer.

Jean-Nicolas De Surmon

